

Antilogies & Fragmens philosophiques ; ou collection méthodique des morceaux les plus curieux & les plus intéressans sur la Religion , la Philosophie , les Sciences & les Arts , extrait des écrits de la Philosophie moderne. A Amsterdam ; & se trouve à Paris , chez Vincent , Imprimeur-Libraire , rue des Mathurins , hôtel de Clugny.

LE titre du livre annonce tout ce qu'il est. Mais on est un peu étonné de ce mot d'*Antilogies* , qui signifie *contradictions* , & que le Rédacteur n'a guere pu choisir que pour avoir un titre moins commun. Il prétend que les Philosophes ont dit en d'autres endroits le contraire des vérités utiles qu'il a recueillies dans leurs ouvrages. Mais ce ne seroit pas encore une raison pour appeler *antilogie* un livre où l'on ne combat personne. Quoi qu'il en soit, il y a de bons morceaux dans ce recueil ; il y en a de médiocres ; il y en a même de mauvais. Il puise également dans les ouvrages des maîtres , & dans ceux qui n'en sont pas ; dans des livres très-connus , ou dans des brochures ignorées , ou décriées. Par exemple, on ne s'attend pas à voir citer parmi des ouvrages de philosophie, une déclamation satyrique & clandestine, intitulée *L'ave*

recherchée d'abord par ceux qui aiment à connoître tous les ouvrages qui ont un air de hardiesse ; mais si ennuyeuse & si extravagante, qu'il est impossible d'en achever la lecture. L'Auteur bâtit un monde idéal, & se persuade que lorsqu'il se réveillera l'an 2440, il trouvera son édifice bien établi. Mais s'il se réveille jamais de son vivant, il rira le premier de ses rêves de malade. C'est dans ce livre (pour ne parler que des objets littéraires) qu'Horace, Boileau, Cicéron sont traités avec le plus grand mépris ; que M. de Voltaire est prodigieusement rabaislé ; que Racine est un *petit bel esprit*, &c. Le rêveur imagine une Académie où chacun peut venir prendre place en arborant un étendard où seroient écrits les titres de ses ouvrages. Si cette institution avoit lieu, on verroit une belle confusion d'étendards qui ne seroient pas ceux du bon goût, & une belle liste d'ouvrages qu'on n'auroit jamais vus ailleurs. Mais ce que l'Auteur a oublié, c'est de faire bâtir une salle pour une pareille assemblée. Le Louvre entier ne seroit pas assez grand.

Si l'Auteur de cette collection a eu tort de fouiller des décombres méprisés, il faut lui savoir gré d'avoir déterré quelques diamans ensevelis. Tel est, par exemple, un discours du Pere Guénard, Jésuite, sur l'*Esprit Philosophique*, couronné à l'Académie Française en 1755, & le seul peut-être de tous les ouvrages de ce genre où l'on trouve de la véritable éloquence, avant l'époque où l'Académie proposa les éloges de grands

hommes, époque marquée par les triomphes de M. Thomas. Ce discours n'a point été oublié des gens-de-lettres, mais il est peu connu; parce qu'une brochure de si peu d'étendue se perd aisément dans la foule, si elle n'est pas recueillie dans des ouvrages de plus de consistance. Nous sommes bien sûrs de faire plaisir au lecteur en lui offrant deux morceaux de cet excellent discours; l'un sur la révolution opérée dans la philosophie par Descartes; l'autre sur les bornes que la Religion doit mettre à l'esprit philosophique.

» Il est aisé de compter les hommes qui n'ont pensé d'après personne, & qui ont fait penser d'après eux le genre humain: seuls & la tête levée, on les voit marcher sur les hauteurs; tout le reste des philosophes suit comme un troupeau. N'est-ce pas la lâcheté d'esprit qu'il faut accuser d'avoir prolongé l'enfance du monde & des sciences? Adorateurs stupides de l'Antiquité, les philosophes ont rampé durant vingt siècles sur les traces des premiers maîtres. La raison condamnée au silence laissoit parler l'autorité: aussi rien ne s'éclaircissoit dans l'Univers, & l'esprit humain, après s'être traîné mille ans sur les vestiges d'Aristote, se trouvoit encore aussi loin de la vérité: Enfin parut en France un génie puissant & hardi; qui entreprit de secouer le joug du Prince de l'école. Cet homme nouveau vint dire aux autres hommes, que pour être philosophes, il ne suffisoit pas de croire, mais qu'il falloit penser. A cette parole, toutes les écoles se troublèrent;

Vie L'ESPRIT DES JOURNAUX,

une vieille maxime régnoit encore : *Ipse dixit*; le maître l'a dit. Cette maxime d'esclave irrita tous les philosophes contre le père de la philosophie pensante ; elle le persécuta comme novateur & impie , le chassa de Royaume en Royaume ; & l'on vit Descartes s'enfuir , emportant avec lui la vérité qui , par malheur , ne pouvoit être ancienne en naissant. Cependant , malgré les cris & la fureur de l'ignorance , il refusa toujours de jurer que les anciens fussent la raison souveraine ; il prouva même que ses persécuteurs ne savoient rien , & qu'ils devoient désapprendre ce qu'ils croyoient savoir. Disciple de la lumière , au-lieu d'interroger les morts & les Dieux de l'école , il ne consulta que les idées claires & distinctes , la nature & l'évidence. Par ses méditations profondes , il tira toutes les sciences du chaos ; & par un coup de génie plus grand encore , il montra le secours mutuel qu'elles devoient se prêter ; il les enchaîna toutes ensemble , les éleva les unes sur les autres ; & , se plaçant ensuite sur cette hauteur , il marcha , avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées , à la découverte de ces grandes vérités que d'autres plus heureux sont venus enlever après lui , mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avoit tracés. Ce fut donc le courage & la fierté d'un esprit seul , qui causèrent dans les sciences cette heureuse & mémorable révolution dont nous goûtons aujourd'hui les avantages avec une superbe ingratitude. Il falloit aux sciences un homme de

ce caractère, un homme qui osât conjurer tout seul avec son génie contre les anciens tyrans de la raison; qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de siècles avoient adorées. Descartes se trouvois enfermé dans le labyrinthe avec tous les autres philosophes; mais il se fit lui-même des ailes, & il s'envola, frayant ainsi une route nouvelle à la raison captive...

« Quelles sont », en matière de religion; les bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique? Il est aisé de le dire: la Nature elle-même l'avertit à tout moment de sa faiblesse, & lui marque en ce genre les limites étroites de son intelligence? Ne sent-il pas à chaque instant, quand il veut avancer trop avant, ses yeux s'obscurcir & son flambeau s'éteindre? C'est-là qu'il faut s'arrêter; la foi lui laisse tout ce qu'il peut comprendre; elle ne lui ôte que les mystères & les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter la raison? Les chaînes qu'on lui donne ici sont aisées à porter, & ne doivent paraître trop pesantes qu'aux esprits vains & légers. Je dirai donc au philosophe: ne vous agitez point contre ces mystères que la raison ne sauroit percer; attachez-vous à l'examen de ces vérités qui se laissent approcher, qui se laissent en quelque sorte toucher & manier, & qui répondent de toutes les autres; ces vérités sont des faits éclatans & sensibles, dont la religion s'est comme enveloppée toute entière, afin de frapper également les esprits grossiers & subtils. On livre ces faits à votre

VI L'ESPRIT DES JOURNAUX;

curiosité: voilà les fondemens de la religion; creusez donc autour, essayez de les ébranler: descendez avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre antique tant de fois rejetée par les incrédules; & qui les a tous écrasés. Mais, lorsqu'arrivé à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant qui soutient depuis l'origine du monde ce grand & majestueux édifice, toujours affermi par les orages mêmes & le torrent des années, arrêtez-vous, & ne creusez pas jusqu'aux enfers. La philosophie ne sauroit vous mener plus loin sans vous égarer: vous entrez dans les abîmes de l'infini; elle doit ici se voiler les yeux comme le peuple; & remettre l'homme avec confiance entre les mains de la foi... Laissez donc à Dieu cette nuit profonde, où il lui plaît de se retirer avec la foudre & ses mystères.

Il est rare que la Religion ait parlé un langage si majestueux, & il est triste que l'Auteur de ces morceaux qui annonçoient tant de talens, soit resté depuis dans l'inaction, ou du moins dans le silence.

(*Mercur de France.*)